

Éduquer à l'amour pour contrer la violence

Claude Gauvreau

Avec son visage d'adolescente et son sourire timide, on jurerait qu'elle est fraîchement émoulue du Cégep. Pourtant, Mylène Fernet, 30 ans, est devenue le 1^{er} août dernier professeure à temps complet au Département de sexologie.

Il y a un peu moins d'un an, cette jeune chercheuse obtenait son doctorat en santé publique de l'Université de Montréal avec une thèse portant sur la violence dans les relations amoureuses des adolescentes. «Cette thématique m'interpelle depuis longtemps. À l'époque de mes études de maîtrise en sexologie à l'UQAM, j'avais fait un stage auprès de femmes victimes d'abus sexuels. Pour ma thèse, j'ai côtoyé des jeunes filles qui avaient été victimes de violence physique, psychologique et verbale de la part de leurs amoureux. Je me suis donnée une sorte de mandat social, soit la quête d'égalité entre les sexes», explique-t-elle.

Actuellement, Mylène Fernet participe, à titre de co-chercheuse, à deux nouveaux projets de recherche qui concernent l'amélioration des conditions de vie des femmes séropositives et des sidéennes, ainsi que la promotion de la santé sexuelle auprès de femmes victimes de violence.

Enfin, la jeune recrue est aussi confrontée à une toute nouvelle expérience, l'enseignement. «Présentement, je donne deux cours à des étudiants du baccalauréat en sexologie. C'est la tâche d'enseignement qui me demande les plus grands efforts d'adaptation. Heureusement, l'évaluation de mi-session par les



Photo : Nathalie St-Pierre

Mylène Fernet, professeure au Département de sexologie.

étudiants a été très positive.» Ouf !

Violence à répétition

Mylène Fernet entend poursuivre et approfondir ses recherches sur la violence dans les relations amoureuses chez les adolescentes. «Dans le cadre de ma thèse, j'ai rencontré en entrevue 22 jeunes femmes âgées de 15 à 19 ans, issues de milieux socio-économiques différents, qui avaient été en contact avec des Centres Jeunesse, des Maisons de jeunes ou des CLSC. Elles avaient toutes vécu plusieurs relations amoureuses, de courte durée, marquées à

chaque fois par la violence. Certaines avaient connu des problèmes de dépendance à la drogue et d'autres avaient tenté de se suicider.»

Au début, Mylène Fernet n'avait pas d'hypothèses à priori et plusieurs de ses questions de recherche ont émergé au fil de l'enquête. «La littérature sur la violence conjugale dont sont victimes les femmes adultes est assez abondante, mais ce n'est pas le cas en ce qui concerne les jeunes», souligne-t-elle. «J'ai pris conscience, que les jeunes filles, à l'adolescence, vivent souvent leurs relations amoureuses sous un mode

fusionnel avec le risque d'entraîner une forte dépendance affective. Elles sont portées à idéaliser l'amour qui, à leurs yeux, ne peut être qu'éternel. De plus, un grand besoin d'être aimées et la peur de se retrouver seules les incitent à s'accrocher désespérément aux manifestations d'amour, si petites soient-elles, y compris dans un contexte de violence.»

Il n'est pas facile pour ces jeunes femmes de rompre avec leurs partenaires violents, souligne Mme Fernet. «Elles ont tendance à nier la violence, ou encore à la rationaliser, voire à la banaliser. Et à tout cela s'ajoutent les sentiments de révolte et de honte de soi. Le partenaire cherche à contrôler la vie de sa victime, ses sorties, ses appels téléphoniques. Résultat, la jeune fille se retrouve parfois complètement isolée.»

L'absence de soutien au sein de la famille ou parmi les amis peut conduire ces jeunes femmes à se cramponner à leur relation. Plusieurs provenaient elles-mêmes d'un milieu familial violent, explique Mylène Fernet. «À 15 ou à 16 ans, on a besoin de s'affirmer et on ne sait pas très bien quel type de relation affective on recherche. Les rapports avec les parents sont particulièrement importants car ils teintent les relations inter-personnelles que les jeunes tentent de développer. Plus les parents sont à l'écoute et meilleures sont les chances de vivre des relations saines.» D'autres parviennent à trouver un appui chez des amis qui les convainquent d'aller chercher de l'aide auprès d'un psychologue ou d'un travailleur social à l'école, lequel à son tour peut les référer à un CLSC ou à une Maison d'hébergement.

Mais il reste que toutes les jeunes femmes rencontrées sont parvenues, après plusieurs tentatives, à rompre, ne serait-ce qu'une fois, avec leur partenaire violent. «L'élément catalyseur n'était pas nécessairement la violence mais la prise de conscience que le sentiment amoureux s'effritait inéluctablement. Les jeunes se tournaient alors vers des ressources professionnelles pour se dégager de leur dépendance affective, modifier leur choix amoureux ou s'investir dans des relations inter-personnelles d'une autre nature. Par la suite, dans leurs rapports avec les garçons, elles se sentent mieux armées pour reconnaître les signes de comportements violents ou contrôlants.»

Mylène Fernet se réjouit de la publication prochaine des résultats de sa recherche doctorale, mais elle avoue que l'expérience fut éprouvante psychologiquement. «Il m'est arrivé, après certaines rencontres, de revenir chez moi en pleurs. Je m'étais attachée à ces jeunes filles. Pour certaines, j'étais la première personne à qui elles se confiaient et j'ai essayé de les comprendre plutôt que de les juger.»

Les questions relatives aux rapports amoureux entre adolescents sont malheureusement peu abordées à l'école, soutient la chercheuse. «On a plutôt tendance à compartimenter les problèmes, comme si, par exemple, il n'y avait pas de liens entre la sexualité, l'amour, la violence, le suicide. Et s'il s'agissait d'éduquer à l'amour pour prévenir la violence ?» ●